

ملخص

مجتمع المدينة الفاضلة من رابليه إلى مرسيه

د. نور محمد السبكي (*)

يتناول هذا البحث بالدراسة والتحليل تطور شكل المجتمع في المدينة الفاضلة من القرن السادس عشر إلى نهاية القرن الثامن عشر من خلال روايات خمسة كتب هم : رابليه، إدمجت، فاراه، ماسليه، مرسيه.

يبدأ البحث يعرض نشأة مفهوم كلمة مدينة فاضلة وأهم ما يميز هذه المدينة من حيث الشكل وطريقة حياة السكان. ثم ينتقل البحث إلى دراسة مدى قابلية الكتاب الفرنسيين لهذا الأسلوب الجديد في التعبير.

ينتقل البحث إلى دراسة شكل المجتمع في القرن السادس عشر من : (الحياة المرعبة للعظيم جرجوتيه) للكاتب رابليه والذي ركز على الجانب الديني والسياسي والتعليمي لمجتمع المدينة الفاضلة. ثم ينتقل البحث إلى دراسة مجتمع المدينة الفاضلة في النصف الأول من القرن السابع عشر من خلال : (التاريخ العظيم والرائع لمملكة انتونجيل) للكاتب إدمجت والذي ركز بشدة على الجانب العسكري لمجتمع المدينة الفاضلة، أما في النصف الثاني من هذا القرن فجاءت رواية فاراه (تاريخ السفرمب) لتعطي صورة كاملة وغنية المعالم عن المدينة الفاضلة من كل الجوانب. انتقل البحث بعد ذلك لدراسة مجتمع المدينة الفاضلة في القرن الثامن عشر، في النصف الأول من هذا القرن تم دراسة : (العهد) لرجل الدين ماسليه والذي تصور مدينة فاضلة خالية من كل شكل من أشكال الدين يقوم على الإيمان بالغيبيات وإلغاء العقل. وما إن جاء النصف الثاني من هذا القرن حتى خفت حدة تخيل مدينة فاضلة مختلفة تماماً عن المدينة القائمة بالفعل وذلك من خلال رواية : (عام ٢٤٤٠) للكاتب مرسيه والذي تخيل حال مدينته بعد مدة طويلة من الزمن وقد خلت من كل النواقص التي تزعجه في عصره.

لقد خلص البحث إلى أن القرن السابع عشر وعلى الرغم من الانغلاق الفكري وسيطرة الكنيسة قد رسم لنا أفضل شكل للمجتمع المدينة الفاضلة، بينما جاءت صورة مجتمع المدينة الفاضلة في القرن الثامن عشر ضعيفة وباهته على الرغم من حرية الرأي والتعبير التي سادت هذا القرن الذي سمي عصر التنوير. وهكذا خلص البحث إلى أن المدينة الفاضلة تظهر بقوة وتفرض نفسها على الساحة الفكرية كلما قلت مساحة الحرية الفردية والتعبير عن الرأي بحرية وجراءة. إن تصور مدينة فاضلة يعد المتنافس الوحيد أمام المنقذ الذي يعيش مجتمع تسيطر عليه روح الاستبداد.

(*) مدرس بقسم اللغة الفرنسية، بكلية الآداب - جامعة المنوفية.

- Revue «*Esprit*», Nouvelle Série 42^e Anné, N° 434, Avril 1974.
-GIARD (Luce) : *Voyageuse Raison*,
Revue «*Esprit*», Nouvelle Série 42^e Anné, N° 434, Avril 1974.

Dictionnaires :

- Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris, Ed.J.J.Smits et Cie Imp.-
Lib, 1798, T.II.
-*Dictionnaire Universel François et Latin Vulgairement appelé
Dictionnaire de Trévoux*, Ed. La Compagnie des Librairies
Associés, Paris 1771, T.VIII.

Recherches publiées sur l'Internet :

- BERNARD (Philippe Jean) : *Utopie et Innovation*
-DOYON (René-Louis) : *Variations de l'Utopie*
-LACROIX (Jean-Yves) : *La spécificité de la notion d'utopie : l'écart
avec Platon*
-TRACES (A.) : *Ferments libertaires dans quelques écrits utopiques*
-TRIANO (Ana Maria) : *l'Utopie : son histoire, son éternité*
-TROUSSON (Raymond) : *Mourir en utopie*

Sites sur Internet consacrés à l'utopie :

Une centaine de sites sont consacrés à l'utopie dont les plus importants
sont :

- www.gallica.bnf.fr/utopie (site de la Bibliothèque Nationale) -
www.lettres.net/ - www.cnam.fr/ - www.enpc.fr/ -
www.joueb.com/ - www.librairie-compagnie.fr/ - www.2100.org/
- www.ac-nantes.fr/ - savar.free.fr/

- SERVIER (Jean): *Histoire de l'utopie*, Ed. Gallimard, Collection folio (essais), Paris, 1991.
- TROUSSON (Raymond): *Voyages aux pays de nulle part*, Ed. De l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1979.

Ouvrages critiques :

- BECLARD (Léon): *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps*, New York, Ed. Georg Olms Verlag, 1982.
- DOMMANGET (Maurice): *Le cure Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*, Ed. Les Lettres Nouvelles, Paris, 1965.
- PPOUILLOUX (Jean-Yves) ; SAULNIER (V.L.): *La vie très horripilante du grand Gargantua*, Ed. Garnier, Paris 1968.
- RIHS (Charles): *Les philosophes utopistes*, Ed. Marcel Rivière et C^{ie}, Paris, 1970.

Ouvrages généraux :

- GUATTARI (Gilles Deleuze-Felix) : *Qu'est-ce que la philosophie*, Ed. Les Éditions de Minuit-Collection -Critique, Paris, 1992.
- MAURO (Frédéric) : *L'expansion européenne (1600-1870)*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 1967.
- MICHELET (Jules): *Histoire de France*, Ed. C.Marpon et E. Flammarion, Paris, S.D. Tome XIII.
- VOLTAIRE (François Marie Arouet) :
Correspondance, Lettre N°1264. à Claude-Adrien Helvétius., Ed. Gallimard, Paris, 1981, T.II.
Œuvres de Voltaire, Tome XXVIII, *Dictionnaire philosophique* avec préfaces, avertissements, notes, etc. par M. Beuchot. Ed. Lefèvre, Librairie, Werdet Et Lequien Fils, Paris, 1829.
Œuvres complètes de Voltaire, T.XXXIX. *Correspondance*, Ed. Librairie Hachette et C^{ie}, Paris, 1891.

Articles sur l'utopie parus dans les périodiques :

- DOMENACH (Jean-Marie) : *L'utopie ou la raison dans l'imaginaire*.

Références

Le corpus[®] :

- I.D.M.G.T: *Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil*, Ed.Thom Maire, Paris, 1616.
- MERCIER (Sébastien): *L'an 2440, Rêve s'il en fut jamais*, Ed. La Découverte & Syros, Paris, 1999,
- MESLIER (Jean): *Le Testament de Jean Meslier, curé d'Etrepigny et de But en Champagne, décédé en 1733. Ouvrage inédit précédé d'une préface, d'une étude biographique*, Ed. Ablaing van Giessenburg, À la Librairie étrangère Amsterdam, 1864, 3 vol.
- RABELAIS (François): *La vie très horrible du grand Gargantua*, Ed. Flammarion, Paris, 1968.
- VEIRAS (Denis): *Histoire des Sévarambes*, Ed. «Collection : Voyages imaginaires, Songes, Visions, Et, Romans Cabalistiques» Tome.V, Amsterdam, 1787, Paris,

Ouvrages sur l'utopie et l'uchronie :

- BACZKO (Bronislaw) : *Lumières de l'utopie*, Ed.Payot, Paris, 1978.
- BOUCHET(Thomas), PICON(Antoine) et RIOT-SARCEY(Michèle): *Dictionnaire des Utopies*, Ed.Larousse, Paris, 2002.
- CIORANESCU (Alexandre): *L'avenir du passé, Utopie et littérature*, - DUVEAU (Georges) : *Sociologie de l'utopie*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 1961.
- HARTIG (Irmgard) – SOBOUL (Albert) : *Pour une histoire de l'utopie en France au XVIII^e siècle*, Ed. Société des Etudes Robespierriennes, Paris, 1977.
- JEAN (Georges) : *Voyage en utopie*, Ed. Gallimard, Paris, 1994.
- LAPOUGE (Gilles): *Utopie et civilisation*, Genève, Ed. Librairie Weber, 1973.
- RENOUVIER (Charles) : *Uchronie (l'Utopie dans l'histoire)*, Ed.Bureau de la critique philosophique, Paris, 1876..

[®]-Pour toutes les citations des auteurs d'utopies, nous avons conservé l'orthographe originale.

De ce qui précède, on peut inférer que la forme romanesque de l'utopie s'épuisait au XVIII^e siècle ; elle a cédé la place d'une part aux essais philosophiques qui avaient pour but de spéculer sur la meilleure image du monde imaginaire et d'autre part à *l'Uchronie* qui essayait de situer la société idéale dans un avenir déterminé. Mais ce renouvellement dans la forme n'entraînait pas de changement dans le contenu social. Les idées utopiques au siècle des Lumières comme la laïcité, la communauté des biens, l'éducation pratique des jeunes prise en charge par l'Etat, le nivellement du genre de vie et la liberté d'expression ont déjà vu le jour avec la publication de l'œuvre de RABELAIS et de VEIRAS ⁽¹⁾. Bien que le XVIII^e siècle profane tout l'héritage spirituel et social du XVII^e siècle, les écrivains du siècle des Lumières trouvent dans les idées utopiques du siècle précédent une source inépuisable d'inspiration pour construire un monde idéal où régneraient la tolérance et le bien-être. Ils cessent de rêver à une image de l'univers parfait et se contentent de copier en les adoptant les modèles de leurs ancêtres. Le XVIII^e siècle, creuset riche d'idées nouvelles, restait donc fasciné par les anciennes formes d'un monde meilleur. Il a fallu attendre le XIX^e siècle pour voir la naissance d'un véritable système social utopique avec l'œuvre de Saint-Simon, de Fourier, de Ricardo et de Karl Marx.

(1)-«Il y a donc continuité et, en même temps, appauvrissement de la tradition utopique du XVI^e au XVIII^e siècle.....Les utopies communautaires du siècle des Lumières s'inscrivent bien dans la tradition des deux siècle précédents. Mais à comparer les grandes œuvres des XVI^e et XVII^e à celles du XVIII^e siècle, on constate la faiblesse d'invention et de création de ces dernières ; bien des utopies ne furent alors que rééditions, traductions ou adaptations.» HARTIG, I., - SOBOUL, A., *Op.cit.*, p.14.

Comme le travail public constitue la première préoccupation des moines, le degré de sainteté des évêques se mesure à leur capacité d'être utiles aux autres. Les couvents sont abolis parce que le système sévère des monastères obligeait les religieux à se retirer de la société et à vivre isolés dans des maisons religieuses plus sévères dans leurs réglementations que les prisons :

«En voyant des frères unis, des pères heureux, des familles tranquilles, ils regrettèrent de ne pas partager ce bonheur : ils soupirèrent en secret sur ce moment d'erreur qui leur avait fait abjurer une vie plus douce ; et se maudissant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes, ils hâtèrent l'instant qui devait ouvrir les portes de leur prison. Il ne tarda pas : le joug fut secoué sans crise et sans efforts, parce que l'heure était venue.» ⁽¹⁾

Ainsi, la France de l'an 2440 apparaît comme un essai timide d'améliorer l'ordre existant. MERCIER rêvait de réformer les défauts de l'ordre politique et de redresser les égarements de l'ordre religieux tout en essayant de combler le fossé entre le clergé et le public, et conçoit un système d'éducation basé sur la pratique et l'observation pour développer l'esprit des jeunes et le libérer des préjugés. Ainsi cette œuvre représente un des écrits les plus audacieux au siècle des Lumières qui met sur la sellette toutes les tares de l'Ancien Régime.

charitables, sont plus agréables à Dieu que la prière. S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de transporter les immondices, de s'assujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes, de marcher sur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr, etc.» MERCIER., *Op.cit*, p.106.

⁽¹⁾-Ibid., pp-101-102.

le faire aimer ; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur et la patience. Il ne cherchait point à faire parler l'esprit, tandis qu'il devait toucher le cœur. C'était un père qui conversait avec les enfants sur le parti qui leur était le plus convenable de prendre. »⁽¹⁾

D'autre part, le clergé de la France de l'an 2440 n'a pas les mêmes privilèges que celui des siècles précédents. Le Pape, ou l'Évêque de Rome selon le terme de l'époque, est revenu aux préceptes de la primitive Eglise qui poussaient les hommes à dédaigner les biens terrestres et à consacrer tout leur temps aux bonnes actions. Il apparaît comme un moine très simple et humble qui laisse tomber la somptuosité des papes d'autrefois environnés de tout l'appareil du luxe, parce qu'*«il a senti que son véritable apanage était le ciel ; que les choses terrestres n'étaient pas de son règne, et qu'enfin les richesses du monde étaient des vanités, comme tout ce qui est sous le soleil. »⁽²⁾*

Cette manière de vivre frugale du Souverain Pontife oblige les clercs à mener un mode de vie semblable. Ils n'acceptent guère l'infailibilité du clergé, mais ils croient qu'ils ont une nature humaine susceptible de tomber comme les autres dans les ténèbres du péché. Le célibat est interdit pour le clergé qui le considère comme contre nature. Le prêtre ne met pas sa confiance dans la prière comme une voie frayée vers le salut, car il estime que le service de ses frères représente le cœur de la foi ⁽³⁾.

⁽¹⁾-MERCIER, *Op.cit.*, p.111.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.103.

⁽³⁾-«Apprenez qu'ils se chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reste des hommes : ils pensent que les bons offices, les œuvres

A l'âge de quatorze ans, l'élève commence à recevoir une éducation livresque basée dans une première étape sur la lecture des articles de l'*Encyclopédie*⁽¹⁾ considérée toujours comme un livre infaillible devant être mis à la portée de tous les citoyens. L'élève n'a pas besoin d'apprendre les langues anciennes parce que tous les ouvrages grecs et latins seraient parfaitement traduits, mais il s'efforce de savoir les langues vivantes comme l'espagnol et l'anglais qui représentent le moyen de communication avec les autres. L'enseignement a surtout pour objet de donner aux jeunes gens une culture générale et une instruction morale, pratique et civique, ainsi que des rudiments d'histoire parce qu'« (elle) est la honte de l'humanité et que chaque page est un tissu de crimes et folies »⁽²⁾.

Quant à la religion de la France de l'an 2440, MERCIER ne tente que de réformer tous les défauts qui font d'elle la cible de la critique des philosophes du *siècle des Lumières*. Débarrassée de toute la tradition canonique, la religion, dans le nouveau Paris, est cantonnée dans la foi primitive qui donne à l'individu la liberté d'adorer Dieu en silence et de le sentir par l'âme sans avoir besoin du secours d'un homme de religion. Ainsi la complexité du culte est simplifiée : le matin, l'église s'ouvre une heure et pendant le reste du jour, elle demeure fermée. Les cérémonies religieuses sont de durée plus courtes et plus simples ; on se contente de chanter des cantiques et d'écouter une exhortation morale :

«L'exhortation du pasteur à son troupeau était simple, naturelle, éloquente par les choses encore plus que par le style. Il ne parlait de Dieu que pour

(1)-l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.

(2)-MERCIER, *Op.cit.*, p.76.

pouvoir législatif incombe à ces Etats assemblés ⁽¹⁾ qui se réunissent tous les deux ans. Dans l'intervalle, leurs membres ont la tâche de contrôler les travaux du roi et du Sénat. Le roi a pour mission de veiller à l'exécution des lois promulguées par les Etats assemblés. L'administration des affaires politiques et civiles est confiée au Sénat ⁽²⁾.

D'autre part, le gouvernement de la France de l'an 2440 doit prendre à sa charge le soin de faire élever convenablement la jeunesse sachant que de son éducation dépend la conservation de l'idéal de la société. Le rôle de l'éducation des enfants dans leur jeune âge incombe aux mères qui leur inculquent les préceptes de la vertu et de la décence en leur donnant une éducation physique pour fortifier leur corps tendre.

A l'âge de la maturité, l'adolescent est obligé de faire ce que MERCIER appelle : *«la communion de deux infinis»*. Le jeune homme va à l'église accompagné de sa famille et de ses amis, l'évêque lui révèle au moyen du télescope et du microscope la partie invisible du monde. Lui ayant fait admirer ces paysages pittoresques, il n'est pas difficile de le persuader de l'existence de Dieu et de lui demander de suivre ses préceptes ⁽³⁾.

⁽¹⁾-Les bases de la formation des Etats assemblés étaient les mêmes que celles des Etats généraux sous l'Ancien Régime.

⁽²⁾-Cf. MERCIER, *Op.cit.*, pp.228-229.

⁽³⁾-«" jeune homme ! Voilà le Dieu de l'univers qui se révèle à vous au milieu de ses ouvrages. Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu dont le pouvoir étendu surpasse et la portée de la vue de l'homme et celle même de son imagination. Adorez ce créateur..... En contemplant les prodiges échappés de sa main, sachez avec quelle magnificence il peut récompenser le cœur qui s'élèvera vers lui. N'oubliez point que parmi ses oeuvres augustes, l'homme doué de la faculté de les apercevoir et de les sentir, tient le premier rang, et qu' enfant de Dieu il doit honorer ce titre respectable. "» Ibid.,p.121.

«...il observe chaque année un jeûne solennel qui dure trois jours. Pendant ce temps, notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat : et ce jeûne terrible et salutaire lui imprime dans le cœur une commisération plus tendre envers les nécessiteux.»⁽¹⁾

Afin d'étouffer tout sentiment d'orgueil dans l'âme de l'héritier du trône et lui inculquer les principes de la vertu et de la justice, il est séparé de son père et élevé depuis sa naissance dans une famille pauvre - sans découvrir sa personnalité royale - pour l'initier aux rudiments des métiers les plus humbles. Il ne se contente pas d'apprendre un travail manuel, il doit voyager dans toutes les provinces pour être au courant de leurs productions agricoles et de leurs manufactures. A l'âge de 20 ans et dans une cérémonie publique, on révèle au Dauphin le secret de sa naissance et il monte sur le trône quand le roi arrive à l'âge de 70 ans :

«Il est vêtu comme le fils d' un paysan. On l' accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enseigne de bonne heure la sobriété, Il visite successivement toutes les provinces. On lui fait connaître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ses propres yeux.... On permet à son caractère de se déployer librement, et il se croit aussi éloigné du trône qu'il en est près.»⁽²⁾

D'autre part, l'exercice du pouvoir est partagé entre le roi, les Etats assemblés, nom moderne des Etats Généraux, et le Sénat. Le

⁽¹⁾-MERCIER, *Op.cit.*, p.231.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.234.

rendu à la vie, est surpris de voir le jardin de Tuileries ouvert gratuitement au public et les places publiques embellies par des fontaines et des jets d'eau. Afin de protéger la santé des habitants de Paris et d'éloigner toute possibilité de contagion, l'Hôtel-Dieu a été transféré du centre de la cité aux extrémités de la ville ⁽¹⁾.

Le régime politique de la France de l'an 2440 est le despotisme éclairé qui évite l'arbitraire de la monarchie absolue des siècles précédents ⁽²⁾. Ce système met l'Etat à l'abri de la menace d'anarchie et de despotisme en garantissant la liberté et l'égalité entre tous les citoyens. L'autorité royale n'est jamais absolue et le roi ne représente qu'un petit engrenage dans les rouages du royaume. Une série de lois vise d'ailleurs à fermer la voie devant toute inclination royale vers despotisme. Mais si ces chaînes entravent l'épanouissement du sentiment de despotisme dans l'âme de monarque, celui-ci se réserve le droit de prendre des initiatives en vue du bien public. Louis XXXIV, qui règne en 2440 jouit d'un grand respect non seulement parce qu'il est un homme vertueux et juste, mais parce qu'il ne vit jamais isolé de son peuple comme son aïeul Louis XIV ; de temps en temps, il mène un mode de vie sobre pour ne pas oublier la souffrance de la classe populaire :

⁽¹⁾-Cf. MERCIER, *Op.cit.*, , pp.55-62.

⁽²⁾-Dans la plupart de ses ouvrages, Mercier a considéré le régime monarchique comme le système le plus capable de garantir la liberté et la félicité publique : «(Nous avons donc) *conservé la monarchie, mais limitée par des lois fixes, nous avons retenu le monarque, parce que c'est une pièce nécessaire dans un gouvernement bien ordonné, surtout quand la population nombreuse*» MERCIER, cité par BECLARD (Léon) : *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps*, New York, Ed.Georg Olms Verlag, 1982, p.123.

si bon ordre que je n' y apercevais pas le plus léger embarras.»⁽¹⁾

Pendant sa flânerie dans les rues, l'attention de MERCIER est attirée par un bâtiment auguste et quand il s'en approche, il est enchanté de voir la somptuosité du Palais du Louvre qui, de son temps, souffrait d'une négligence humiliante depuis l'établissement de la Cour à Versailles par Louis XIV. Il ne croyait pas alors que tous les travaux de restauration et d'aménagement seraient achevés un jour et que le palais reprendrait une forme magnifique :

«ô Ciel ! Quel coup d' œil ! Je me trouve sur les bords de la Seine. Le Louvre est achevé! L'espace qui règne entre le château des Tuileries et le Louvre donne une place immense où se célèbrent les fêtes publiques. Ces deux augustes monuments ainsi réunis formaient le plus magnifique palais qui fut dans l' univers.»⁽²⁾

D'autre part, l'image de la Seine est ravissante : il y a de grands ponts pour la communication entre les deux parties de la ville. Tous les embarras sur les deux côtés qui interceptaient l'image attractive du fleuve ont été démolis et remplacés par des parcs. La plupart des places du Paris de l'an 2440 sont ornées des statues des rois et des grands hommes. MERCIER remarque avec beaucoup de satisfaction le renversement de fond au comble de la Bastille qui représentait le symbole de l'autoritarisme au siècle des Lumières ; sur ses débris, on a élevé un temple à la clémence. A travers sa promenade, le vieil homme,

⁽¹⁾-MERCIER (Louis Sébastien): *L'an 2440, Rêve s'il en fut jamais*, Ed. La Découverte & Syros, Paris, 1999, p.36.

⁽²⁾-Ibid., p.53.

il imagine l'état de l'ordre existant après plusieurs siècles. Cette forme ne vise pas à détruire et couper toute relation avec le statu quo, elle met sa confiance dans l'avenir, le progrès capable de redresser tous les défauts de la société actuelle. *L'An 2440, Rêve, s'il en fut jamais* de MERCIER demeure le principal représentant de ce voyage imaginaire dans le temps⁽¹⁾. Il a substitué à l'île heureuse des voyages imaginaires où se situait la cité idéale, un nouveau Paris régénéré dans le futur⁽²⁾.

Dans son ouvrage, MERCIER a imaginé qu'il s'est endormi pendant sept siècles. Réveillé, il a été surpris du changement opéré au cours de cette période. Ce personnage nous décrit alors la différence entre le Paris de 1770 et celui de 2440. Il s'étonne de voir la nouvelle forme d'architecture de la capitale Paris jouissant désormais d'avenues larges, calmes et droites, qui débouchent sur de larges places. Des trottoirs sont aménagés pour protéger les piétons menacés d'être écrasés par les voitures qui roulent dans les rues suivant un ordre précis :

«Tout était changé. Tous ces quartiers qui m'étaient si connus, se présentaient à moi sous une forme différente et récemment embellie. Je me perdais dans des grandes et belles rues proprement alignées. J'entrais dans des carrefours spacieux où régnait un

⁽¹⁾-«A l'Utopie s'ajoute alors L'Uchronie, le voyage non plus dans l'espace, mais dans le temps, dont on trouve le premier exemple dans l'année 2440 de Sébastien Mercier en 1770» GIARD(Luce): *Voyageuse Raison*, Revue «Esprit», Nouvelle Série 42^e Anné, N° 434, Avril 1974., p.559.

⁽²⁾-« *L'An 2440, Rêve, s'il en fut jamais*, de Louis Sébastien Mercier, est considéré souvent comme la première «utopie dans le temps»- bien que l'idée fût dans l'air du temps - ou la première «uchronie» BOUCHET (Thomas), RIOT-SARCEY (Michèle) et PICON (Antoine): *Dictionnaire des Utopies*, Ed.Larousse, Paris, 2002, p.2.

«...Tous les hommes sont égaux par la nature, ils ont tous également droit de vivre et de marcher sur la terre, également d'y jouir de leur liberté naturelle, et d'avoir part aux biens de la terre, en travaillant utilement les uns et les autres»⁽¹⁾

Ainsi, le *Testament* du curé MESLIER n'est qu'un schéma social susceptible de jeter les fondements d'une société nouvelle ayant pour finalité le bonheur de tous ses membres. En s'efforçant de découvrir les racines du malheur du genre humain, cet homme de religion a démontré que l'absence de l'empire de la raison privait l'homme de l'aspiration à une vie sereine et le maintenait dans les ténèbres des superstitions et des chimères. MESLIER a condamné l'exploitation du peuple par les dirigeants ; il a incité le peuple à la révolte contre les institutions politiques et religieuses ⁽²⁾ qui ne cessaient d'exploiter le fruit de son travail. En détruisant l'ordre religieux et politique, il a imaginé un nouveau monde idéal basé sur l'esprit communautaire et la tolérance.

D'autre part, une nouvelle forme d'utopie a vu le jour au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, connue sous le nom d'«*Uchronie*»⁽³⁾. L'utopiste ne voyage pas pour découvrir une île idéale,

⁽¹⁾-MESLIER, *Op.cit.*, p.170.

⁽²⁾-«Non, il n'y a rien de semblable dans toute la littérature sociale du XVIII^e siècle ! La révolte de la cure d'Etrépigny, qui a dit que «les premières monarchies» n'étaient qu'une réunion de bandits, de pirates et de voleurs» Meslier est anticléricale...Son livre n'est pas une théorie dans l'abstrait mais un appel à la révolte.» RIHS(Charles) : *Les philosophes utopistes*, Ed. Marcel Rivières et C^{ie}, Paris, 1970, p.126.

⁽³⁾-un mot, qui signifie non temps ou hors du temps, était forgé par Charles Renouvier :«(l'Uchronie est) l'utopie des temps passés...l'histoire, non telle qu'elle fut, mais telle qu'elle aurait pu être » Renouvier (Charles) : *Uchronie (l'Utopie dans l'histoire)*, Ed.Bureau de la critique philosophique, Paris, 1876, p.28.

privilegiés car il les soutient en leur donnant l'occasion de maintenir leurs privilèges ⁽¹⁾.

La corruption des systèmes politiques éliminant tout espoir dans la capacité de l'ordre existant de protéger la dignité humaine, le curé MESLIER rêvait d'un monde où l'homme pourrait se débarrasser de toutes les formes de contrainte et fonder la vie communautaire sur une base de volonté autonome. Il a imaginé une société anticléricale et anarchiste et prôné le retour à la communauté villageoise ⁽²⁾ où le citoyen aurait la haute main sur les fruits de son travail et les richesses de sa contrée :

«...Retenez vous-même par vos mains toutes ces richesses et tous ces biens que vous faites si abondamment venir à la sueur de vos corps ; retenez-le pour vous-mêmes et tous vos semblables ; n'en donnez rien à tous ces superbes et inutiles gens fainéants qui ne font rien d'utile dans le monde.»⁽³⁾

Dans ce monde idéal où régneraient le bonheur et la liberté, la propriété privée est condamnée parce qu'elle apparaît comme l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes. MESLIER rejette l'esprit de caste qui représente, à ses yeux, une grande atteinte à la dignité de l'homme que la nature n'a créé ni maître ni esclave:

⁽¹⁾-«Ce n'est que des Peuples, qu'ils ménagent cependant si peu, ce n'est, dis-je, que des peuples qu'ils tirent toute leur grandeur, toutes leurs richesses et toute leur puissance, en un mot il ne seroient rien que des hommes foibles et petits comme vous, si vous ne souteniez leur Grandeur» MESLIER, *Op.cit.*, II, p.224.

⁽²⁾-«Les hommes devraient tous également posséder et jouir en commun de tous les biens et de toutes les richesses de la terre. J'entends que tous les habitants d'une même ville, d'un même bourg, d'un même village ou d'une même paroisse ne composassent tous ensemble qu'une même famille» *Ibid.*, II p.228.

⁽³⁾-*Ibid.*, III, p.384.

autant que possible la résignation des masses. Ce mariage de l'Eglise et de la Monarchie excluait en fait toute liberté et toute velléité de bonheur chez l'homme tout en essayant d'enraciner dans son esprit des chimères comme la Monarchie de droit divin ⁽¹⁾ et l'Eglise infallible ⁽²⁾, pour éviter toute tendance à la contestation des prérogatives dont jouissaient les monarques et les prélats à travers les siècles. Le curé MESLIER imputait à l'absence de la raison la condition misérable de l'homme, tiré d'un côté par les « bulles » successives et de l'autre par les décrets royaux :

«C'est à l'erreur que sont dues les chaînes accablantes que les tyrans et les prêtres forgent partout aux nations..... C'est à l'erreur que sont dues ces terreurs religieuses qui font partout sécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimères.»⁽³⁾

MESLIER ne s'est pas uniquement contenté de détruire l'ordre religieux, il s'est efforcé aussi de saper l'autorité politique par une révolte contre les privilèges du roi et de la noblesse qui fondaient leurs prérogatives sociales sur la force et l'usurpation. Il accuse d'ailleurs le peuple d'être le premier responsable de la tyrannie et la morgue de ces

⁽¹⁾-Doctrine élaborée au XIII^e siècle par le roi de France Philippe IV le Bel. Cette doctrine exploitait l'influence de la religion sur les esprits pour créer une monarchie toute-puissante tout en alléguant que le roi tenait ses pouvoirs directement de Dieu et, par conséquent, il ne devait accepter ni critique ni refus.

⁽²⁾-L'infailibilité était une doctrine chrétienne selon laquelle la Providence protégeait l'Eglise et le pape de toute erreur en matière de foi et de morale.

⁽³⁾-MESLIER, *Op.cit.*, I., p.65.

serait donc ridicule de dire que ces trois Dieux s'unissent pour ne former qu'un seul. Par conséquent, le refus du dogme trinitaire le pousse à douter de l'existence de Jésus-Christ car il ne pouvait croire à la dualité de sa nature : l'une divine et l'autre humaine. Il ne le considère pas comme le fils de Dieu, qui aurait sauvé par sa mort le genre humain du péché originel, ce n'est qu': « *un homme de néant, vil et méprisable dans le monde, ... qui n'avoit pas seulement un lieu où il puisse reposer sa tête, ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parents.* »⁽¹⁾

Ayant mis sous les yeux du lecteur tous les défauts de la doctrine chrétienne et ses bases, il a imaginé une société idéale où tous les hommes suivraient la religion naturelle qui donne l'autorité absolue à la raison pour connaître l'existence de Dieu et pour discerner le bien du mal:

«Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré; à cette religion sainte que Dieu a mise dans le coeur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes.... Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces désirs que d'espérances.»⁽²⁾

Au point de vue social, MESLIER a attaqué avec acharnement les institutions politiques et religieuses de son temps, devenues une source inépuisable de désordre et de malheur pour l'individu. Il a mis à nu l'implicite union politico-religieuse qui avait pour but d'exploiter

⁽¹⁾-MESLIER, *Op.cit.*, II, p.41.

⁽²⁾-*Ibid.*, I, p.63.

les révélations divines qui échappent à l'empire de la raison ⁽¹⁾ incapable de les concevoir. Le curé MESLIER estime que cette mystification est une ruse pour piéger les pratiquants simples et sceptiques :

«Nos christicoles, qui sentent ces absurdités et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre ; mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.»⁽²⁾

MESLIER ne s'est pas contenté de montrer la fausseté des bases de la religion chrétienne, il s'est efforcé de mettre à nu les allégations de l'origine divine des Livres Sacrés, à ses yeux, des livres falsifiés, pleins des contradictions soit dans les histoires, soit dans la chronologie, et qu'on doit donc considérer comme des œuvres humaines ⁽³⁾.

D'autre part, il met en doute la Trinité, pour lui l'argument le plus irréfutable de la fausseté et l'absurdité de la foi chrétienne. Il raille ce dogme qui oblige les hommes à croire qu'il y a un seul Dieu et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles étant Dieu ; il

⁽¹⁾-«Aucun doute n'est pas possible : Meslier, dans son Testament, applique la méthode cartésienne. Il la suit scrupuleusement et même a recours sans cesse à sa terminologie »DOMMANGET, M.: *Le curé Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*, Ed. Les Lettres Nouvelles, Paris, 1965, p.116.

⁽²⁾-MESLIER, *Op.cit.*, I.p.30.

⁽³⁾-Voltaire a exposé en détail dans *Le Dictionnaire philosophique* les résultats de la recherche de Meslier sur les contradictions des Livres Sacrés : « Ces prétendues contradictions firent un effet bien terrible sur le déplorable Jean Meslier, curé d'Étrépy et de But en Champagne Il vit les contradictions apparentes, et ferma les yeux sur la conciliation » VOLTAIRE : *Dictionnaire philosophique.*, p.215.

en Hollande le Testament de Jean Meslier ; ce n'est qu'un très-petit extrait du Testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant demande pardon à Dieu d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins» (1)

En guise d'introduction à son essai, MESLIER commence par critiquer les dogmes qui constituaient l'essentiel de sa formation. Il se met en devoir de démontrer la fausseté de toutes les divinités et de toutes les religions et rejette catégoriquement leurs allégations de la suprême infaillibilité ; ce principe n'étant propre qu'à attiser le fanatisme et les sentiments d'intolérance parmi les hommes (2).

Les impostures des religions existent déjà dans leurs fondements qui vont à l'encontre des règles de la raison. Les mystères et les miracles qui représentent le cœur de la doctrine et la morale chrétiennes ne sont, d'après lui, que de grands mensonges institués par le clergé pour consolider son hégémonie sur les esprits des croyants. Afin de couler ces dogmes illogiques dans un cadre de crédibilité, l'Eglise allègue que l'accès au paradis est conditionné par une croyance aveugle dans toutes

(3)-Lettre de Voltaire à d'Alembert en date du 12 février 1762: *Œuvres complètes de Voltaire*, T.XXXIX. *Correspondance*, Ed.Librairie Hachette et C^{ie}, Paris, 1891, p.2.

(2)-«Comme il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu, et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres.....Or, il n'y a aucun de nos christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa religion soit véritablement d'institution divine; et pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions» *Le Testament de Jean Meslier, curé d'Etrepigny et de But en Champagne, décédé en 1733. Ouvrage inédit précédé d'une préface, d'une étude biographique*, Ed. Ablaing van Giessenburg, A la Librairie étrangère Amsterdam, 1864, vol III. p.30.

Cet opuscule d'une grande valeur sociale a élevé ce prêtre au rang des philosophes les plus célèbres de l'époque. Ses idées sont très proches de l'esprit philosophique qui a réhabilité la raison en lui rendant la force de libérer l'homme de la superstition et des préjugés et en refusant totalement l'autorité absolue de l'ordre religieux et politique sur la liberté d'expression de l'individu. Les idées de MESLIER ont connu une large diffusion parmi l'élite intellectuelle parce qu'elles étaient le fruit d'une longue méditation d'un homme de religion dont, paradoxalement, la mission était d'inculquer à ses fidèles la confiance dans l'Eglise et dans le système politique de l'Etat, non pas les ébranler⁽¹⁾.

Les idées de MESLIER dominèrent la première moitié du XVIII^e siècle et furent un soutien solide pour les philosophes ⁽²⁾ dans leur combat contre L'Eglise. Ces derniers trouvèrent en MESLIER un des précurseurs du socialisme, de l'anticléricalisme et du libertinage. Citons en l'occurrence ce témoignage d'une lettre de Voltaire à d'Alembert:

«Mon cher frère, embrassez en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent...On a imprimé

(¹)-«L'extrait de ce testament a été imprimé plusieurs fois, et c'est un scandale bien cruel. Un curé qui demande pardon à Dieu et à ses paroissiens, en mourant, de leur avoir enseigné des dogmes chrétiens! un curé charitable qui a le christianisme en exécration, parce que plusieurs chrétiens sont méchants, que le faste de Rome le révolte, et que les difficultés des saints livres l'irritent!» Voltaire: *Œuvres de Voltaire*, Tome XXVIII, *Dictionnaire philosophique (Art. Contradictions- SECTION II- Des Contradictions Apparentes dans les Livres)* (tome III) / avec préfaces, avertissements, notes, etc. par M. Beuchot. Ed. Lefèvre, Librairie, Werdet Et Lequien Fils, Paris, 1829. p.217.

(²)-Parmi les philosophes qui se sont intéressés aux idées de Jean Meslier, Voltaire venait en tête de liste. Il a consacré une grande partie de son temps à la publication des extraits de l'ouvrage de ce curé sous le titre: *Testament de JEAN MESLIER. Nouvelle Édition. Abrégé de la vie de l'auteur.* Genève, Ed. Cramer. 1762. Cette édition est conservée à la *Bibliothèque Nationale* sous le N°37269136.

Ainsi l'utopie se présentait sous la forme d'un essai philosophique qui examinait, guidé par la raison, tous les avatars de l'ordre existant en proposant soit des solutions rationnelles aux principaux problèmes, soit des législations capables de créer une société idéale où l'homme pouvait facilement jouir de sa liberté personnelle et vivre en paix ⁽¹⁾.

Au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, l'utopie a connu un grand essor à la suite de la publication posthume du manuscrit d'un mémoire du curé Jean MESLIER. Cet homme de religion qui avait à sa charge un diocèse de Champagne, possédait de grandes qualités morales appréciées de ses paroissiens. Il a mené une vie calme, son seul divertissement étant l'érudition et la méditation. Son ouvrage, d'une centaine de pages, avait pour titre : *«Memoire Des pensées Et sentimens de Jean Meslier prêtre, curé d'Etrepigny et de But sur une partie des Erreurs Et des abus de la conduite Et du gouvernement des hommes. Ou l'on voit Démonstration claires, Et évidentes, de la vanité Et de la fausseté de toutes les Divinités Et de toutes les Religions du monde pour Etre adressé à ses paroissiens après sa mort, Et pour leur servir de Témoignage de vérité à Eux Et à tous leurs semblables. In testimonium Illis et gentibus. Matth.X.18^e (sic)»* ⁽²⁾.

⁽¹⁾-«C'est l'utopie qui fait la jonction de la philosophie avec son époque....Chaque fois, c'est avec l'utopie que la philosophie devient politique, et mène au plus haut point la critique de son époque.» GUATTARI (Gilles Deleuze-Fekix): *Qu'est-ce que la philosophie*, Ed.Les Édition de Minuit-Collection -Critique, Paris, 1992, ch.«Géophilosophie», p.96.

⁽²⁾-A cause de l'importance et du succès de cet ouvrage, on le reproduisit en peu de temps plusieurs fois sous divers titres dont le *Testament de Jean MESLIER* qui apparaît comme le plus connu et le plus utilisé.

Afin de mettre un terme au fanatisme et à l'intolérance, l'Etat des Sévarambes interdit au gouvernement toute tendance religieuse, le dogme devant rester une affaire purement privée et la société basée uniquement sur des critères civiques.

De ce qui précède, on peut affirmer qu'au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, le genre utopique véhiculait des idées subversives qui visaient à bouleverser la société existante et à la remplacer par une société idéale basée sur une politique laïque et communautaire :

«Une seconde période correspondrait «au moment où la nation subit les funestes conséquences de l'absolutisme» : l'utopiste devient alors révolutionnaire, «il prêche le communisme intégral». Il s'efforce de miner l'Eglise catholique et la foi révélée, piliers sur lesquels repose l'ordre public. De cette période relèvent l'Histoire des Sévarambes de Vairasse d'Allais...comme le Télémaque de Fénelon» (1)

Au XVIII^e siècle, on assiste à l'évolution des romans utopiques. Sous l'influence de l'esprit nouveau, ce genre s'est imprégné d'une nuance philosophique. La forme narrative de l'utopie s'est affadie en adoptant la forme du trait philosophique qui apparaissait compatible avec l'esprit du *siècle des Lumières*. L'utopie a voulu établir une relation entre la société et le philosophe du XVIII^e qui a laissé de côté les spéculations métaphysiques et s'est intéressé totalement aux problèmes sociaux.

(1)-HARTIG., I - SOBOUL, A., *Op.cit.*, p.14.

par un gouvernement à la fois monarchique et démocratique, et le peuple a le droit de choisir ses députés au sein des institutions politiques du royaume, l'Etat ayant la charge de prendre toutes les mesures convenables et capables de mettre l'idéologie utopique de la société à l'abri de toute déformation.

L'abolition de la propriété privée représente la première préoccupation de l'Etat car les Sévarambes la considèrent comme une grande menace pour l'esprit de collectivité qui constitue le fondement idéologique de la société. L'individu n'a rien et tout ce qu'il possède appartient à l'Etat qui assume le rôle de fournisseur pour répondre aux besoins des particuliers.

La restriction de la propriété s'étend également à la liberté personnelle, toutes les activités journalières de l'individu étant tracées d'avance conformément aux besoins des autorités du royaume. Ce citoyen programmé est donc dépourvu de toute initiative personnelle et ne doit viser que le bien être de la collectivité.

La formation de ce type de l'individu passe par une éducation spécifique depuis la naissance. L'Etat, se méfiant de la capacité de la famille à assumer la responsabilité de cette forme d'instruction, se charge de cette mission qu'elle classe parmi ses premières préoccupations. Cette éducation gouvernementale a pour but d'enraciner dans les esprits des enfants d'une part les principes de l'égalité et, d'autre part, les bienfaits de l'esprit communautaire. Elle a aussi pour objectif d'empêcher toute velléité d'individualisme, source de perversion.

«étatique» LAPOUGE (Gilles): *Utopie et civilisation*, Genève, Ed. Librairie Weber, 1973, p. 162.

«Mais il (le peuple) traitait la religion du Mahomet de profane & de sensuelle ; & disoit qu'elle portait à l'ignorance, au vice & à la cruauté ; qu'elle avoit pour principe, la tyrannie, la persécution & l'infidélité...» (1)

D'autre part, les chrétiens qui habitent ce royaume représentent une secte à part. Ils ont des opinions différentes du dogme de l'église catholique. Ainsi, ils ne croient pas en la divinité de Jésus-Christ qui, avant de prendre la forme humaine, n'est qu'un ange excellent que Dieu a élu comme son fils et choisi pour le salut de l'humanité. Cette méfiance en l'incarnation et la rédemption de Jésus-Christ, entraîne ces chrétiens réformés à rejeter le dogme trinitaire, fondement de la foi chrétienne, et les principaux sacrements de l'église catholique, comme l'eucharistie :

«Ils ne croyaient pas au très-sacré mystère du saint sacrement de l'autel, & disent que ce n'est qu'une cérémonie instituée par jesus christ, seulement pour nous faire souvenir de la croix....C'est-là le sentiment qu'ils ont de la sainte Eucharistie, en quoi, si je ne me trompe, il sont semblables aux calvinistes, & autres hérétiques que nous avons en Europe.» (2)

Ainsi, l'Histoire des Sévarambes apparaît comme une révolution contre le siècle de Louis XIV (3). La cité idéale des Sévarambes est régie

(1)-VEIRAS, D., *Op.cit.*, p.369.

(2)-*Ibid.*, p.393.

(3)-«Vers la fin du siècle, Vairasse(sic), dans son Histoire des Sévarambes, requiert la morale de résoudre les infortunes de la politique. Cet homme résolu dispose que les trois vices majeurs seront hors la loi : on abattra l'orgueil par la suppression de la noblesse, l'avarice par celle de la propriété, l'oisiveté par l'éducation

d'un respect et d'un culte extérieur voué au Dieu particulier, gouverneur du monde qui leur a octroyé la vie, la nourriture et l'éducation ⁽¹⁾.

D'autre part, les Sévarambes croient fermement à l'immortalité et à la transmigration des âmes. L'âme, soit d'un homme soit d'un animal, étant éternelle, du fait de la métempsycose, ne cesse de passer d'un corps à un autre ⁽²⁾.

Ce peuple estime en outre que la raison est le meilleur guide capable de découvrir la vraie voie vers la connaissance et le bonheur. Il soumet au crible de la raison tous les phénomènes soit sociaux soit naturels en rejetant complètement la superstition et les mystères. Pour les Sévarambes, les religions révélées sont comme une chimère car la plupart de leurs enseignements vont à l'encontre des règles de l'entendement et de la logique :

«Ces peuples (les Sévarambes) ont tant de zèle pour l'adoration du foleil, & s'appuyent si fort sur la raifon humaine, qui ils se moquent de tout ce que la foi nous enseigne, si elle n'est soutenue par la raifon» ⁽³⁾

Le culte de la raison ne les empêche pas d'apprécier le côté moral de ces religions et surtout le judaïsme et le christianisme qui prescrivent de beaux préceptes pour faire régner la fraternité et l'égalité parmi les hommes. Mais les Sévarambes trouvent que l'islam ne prêche que les préceptes qui portent l'homme au vice et au mal :

⁽¹⁾-Cf. VEIRAS, D., *Op.cit.*, pp.387-388.

⁽²⁾-«Les grands esprits, de cette nation, sont fort partagés, touchant l'immortalité de l'âme....Ils croient aussi, que l'ame des bêtes passe d'un corps à l'autre, mais ils ne croient pas...que l'ame d'un homme puisse passer dans le corps d'une bête, ni celle d'une bête dans le corps d'un homme», *Ibid.*, pp.389-390.

⁽³⁾-*Ibid.*, p.395.

la tranquillité publiques. La seule restriction sur la liberté de conscience est la violation des lois du royaume :

«Tous ceux qui ont des sentimens particuliers, aient pleine liberté de conscience, & qu'il ne leur soit pas meme défendu de disputer contre les autres, pourvu que ce soit avec le respect & l'obéissance qu'on doit aux loix & au magistrat»⁽¹⁾

Cet esprit de tolérance a donné naissance à une politique laïque qui dégage l'organisation des pouvoirs de toute idée religieuse et rejette complètement toute intrusion de la foi dans l'administration du royaume. Cette laïcité rend l'accès aux fonctions publiques facile pour toutes les personnes jouissant d'une haute compétence et d'une bonne conduite, abstraction faite de leur croyance ⁽²⁾.

La religion des Sévarambes n'est pas révélée, les habitants croient en un Dieu souverain, éternel, invisible et tout puissant qui conduit toutes choses avec une admirable sagesse. Ce Dieu, qu'on appelle selon le dialecte des Sévarambess *Khodimbass*, c'est-à-dire roi des esprits, confie au Soleil (*roi*) le droit de gouverner le monde. Les habitants considèrent cet astre comme le Dieu visible et glorieux, source de la vie et de la mort. La foi sacrée des Sévarambes était, à côté de *l'amour de la patrie, le respect et la vénération intérieure du «grand Etre des êtres», la reconnaissance et l'amour du «Soleil», accompagnés*

⁽¹⁾-VEIRAS, D., *Op.cit.*,p.378.

⁽²⁾-«*Quand il s'agit de rendre justice à quelqu'uns ou ne recevoir dans quelque charge ou dignité, on ne s'informe pas de ses sentimens touchant la religion, mais de ses mœurs & de la probité . On n'exclut point non plus les prêtres ni les ecclésiastiques du gouvernement civil*». *Ibid.*, p. 379.

filles de la même manière que les garçons, mais dans des lieux séparés. Lorsque l'enfant parvient à ses quatorze ans, on lui fait changer de demeure et d'habit. Au cours de cette étape, il doit apprendre les principes de la grammaire et choisir un métier. Les maîtres font subir régulièrement des épreuves pour savoir si l'étudiant a la capacité de compléter ses études ou s'il est destiné à exercer un métier manuel ⁽¹⁾.

Les lois du royaume ne donnent jamais au citoyen le droit de se marier avant l'âge de seize ans pour les filles et dix-neuf ans pour les garçons. Malgré la séparation des deux sexes dans toutes les étapes scolaires, le gouvernement leur permet de se rencontrer dans différentes occasions : bals, promenades, revues....pour épanouir les sentiments de l'amour dans l'âmes de ces adolescents. L'esprit communautaire de la société des Sévarambes fait de la beauté, du charme et de l'intelligence les critères principaux du choix pour le mariage :

«La naissance, la richesse, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne font point de différence entr'eux ; car ils font tous égaux en cela...Dans les assemblées des filles & des garçons, l'amour joue son rôle, & fait de grandes conquêtes sur les cœurs. Chacun tâche de se faire aimer par la beauté de son visage, & par les charmes de son esprit» ⁽²⁾

En matière religieuse, les Sévarambes n'ont pas de religion officielle. Chacun a le droit de pratiquer celle qui lui plaît ; de plus, le gouvernement met toutes les religions sur le même pied d'égalité et considère le fanatisme comme le vrai mal qui nuit à la convivialité et à

⁽¹⁾-Cf. VEIRAS, D., *Op.cit.*, p.279-281.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.282.

Ainsi, la société des Sévarambes se présente comme une grande famille qui se compose de membres très coopératifs où les termes «le mien» et «le tien» ne trouvent jamais de place dans leur dictionnaire. Dans cette ambiance communautaire, la hiérarchie sociale et l'esprit de caste ne trouvent pas de terrain favorable pour dominer les relations sociales. Les prérogatives basées sur le rang sont interdites et la société considère tous les citoyens, abstraction faite de leur origine ou de leur fortune, égaux dans les droits et dans les devoirs ⁽¹⁾.

Cet esprit de collectivité est inculqué par le programme d'éducation de la jeunesse de Sévarambes qui vise, avant tout, à enraciner dans leur âme la vertu et à exclure le vice et le narcissisme afin de protéger les lois du royaume de toute velléité de domination dès que l'enfant a atteint l'âge de raison.

L'éducation morale commence à sept ans. Le père et la mère sont obligés de mener l'enfant au temple, on le dépouille des habits blancs qu'il portait depuis sa naissance, on le lave, on lui donne une robe jaune et puis on le consacre à la divinité. A compter de cette date, l'enfant appartient à l'Etat et ses parents ne gardent sur lui qu'une autorité morale.

Dès les premières années de sa scolarité, on lui enseigne à lire et à écrire, on le forme à la danse et à l'exercice des armes et on accoutume l'élève à l'obéissance aux lois. Afin de fortifier son corps, on l'envoie à la campagne où il apprend pendant trois ans à cultiver la terre. On élève les

(1)-«Ils font tous nobles & tous roturiers ; & nul ne peut reprocher aux autres la baffeffe de leur naissance, ni se glorifier de la splendeur de la sienne. Personne n'a ce déplaisir de voir vivre les autres dans l'oïfiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil & leur vanité» VEIRAS, D., *Op.cit.*, p.276.

fontaines et des lacs artificiels, ce qui augmente sa convivialité et en fait : «une ville conçue pour la commodité et le bien-être de ses habitants»⁽¹⁾. Les autres villes ne sont pas dépourvues de ces commodités, et elles sont fondées sur la même forme et la même planification.

Cette harmonie architecturale convient parfaitement à une société communautaire qui s'efforce d'enraciner les règles de l'égalité parmi les citoyens soit dans les droits soit dans les devoirs. Le royaume des Sévarambes a aboli la propriété privée parce qu'il considère la communauté des biens et l'égalité des richesses comme le premier fondement social. Les produits du travail de tous les citoyens du royaume sont assemblés dans un magasin public où chacun s'approvisionne gratuitement :

«...une des principales maximes du gouvernement étoit d'ôter la propriété des biens aux fujets, & de la laisser toute entière au souverain..., & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à son aise ; on a fait des magasins publics de toutes les choses nécessaires & utiles à la vie»⁽²⁾

Ces entrepôts généraux ne fournissent pas seulement à chaque citoyen ses nécessités, ils mettent à la disposition de chaque artisan toutes les matières premières nécessaires dont il a besoin pour son métier. Ce qui ne veut pas dire que tous les citoyens peuvent profiter de ces biens gratuitement, il faut être une personne active dans la société.

⁽¹⁾-BACZKO, B., *Op.cit.*, p.290.

⁽²⁾-VEIRAS, D., *Op cit.*, p.271.

mais ils s'étendent au contrôle des divers aspects des activités du royaume :

«...presque tous les sévarobastes (les députés du conseil d'Etat) ont quelque charge particulière, & des plus considérables de l'état comme celle de général d'armée, d'amiral, de préfet des édifices, des vivres, des facifices, des écoles, des fêtes solemnelles, & de plusieurs autres chofes...»⁽¹⁾

Il y a en outre un autre conseil, inférieur à celui-là, composé de trente-six personnes sélectionnées minutieusement, destinées à devenir ultérieurement les gouverneurs des villes de la province. Chacun de ces gouverneurs dispose d'un conseil particulier chargé de l'administration d'une ville.

L'auteur de *l'Histoire des Sévarambes* s'est attardé beaucoup à nous décrire l'image de la ville dont il rêvait. Sévariade, la capitale du royaume des Sévarambes, est la plus belle ville du monde par sa situation privilégiée et l'ordonnance de ses bâtiments, par la fertilité de la campagne qui l'environne et par la beauté du climat et l'efficacité d'une police chargée d'y maintenir l'ordre. Cette ville est divisée en cent soixante régions ou selon le terme des Sévarambes *osmasies*. Chacune de ces *osmasies* peut abriter plus de mille personnes logées à leur aise. Toutes les maisons sont de quatre étages et la façade est recouverte de marbres ou de pierre blanche. Les rues droites et larges sont tracées en damier pour faciliter la circulation, et couvertes de toiles pour protéger les passagers des intempéries ⁽²⁾. Dans la ville, il y a des jardins, des

⁽¹⁾-VEIRAS, D., *Op.cit.*,p..265.

⁽²⁾-Cf. *Ibid.*, p.277.

terre australe est monarchique, mais une monarchie mêlée d'aristocratie et de démocratie où le roi, considéré comme le symbole de l'Etat, n'exerce pas le pouvoir par lui-même. Il le confie à des institutions politiques gérées par des responsables. Le vice-roi, placé au sommet de l'échelle politique, est recruté parmi les députés du grand conseil à condition que le pouvoir de la personne élue soit soutenu par le consentement du roi et celui du peuple :

«cela paroît en ce que le vice-roi, que feul représente le monarque & le feigneur, n'est pas feulement élevé à cette dignité par le choix du foleil(roi), mais auffi par l'élection du grand confeil, & par celle du peuple »⁽¹⁾

En ce qui concerne l'accès à n'importe quel office public, l'agrément du peuple est obligatoire. Le vice-roi n'a pas le droit de diriger les affaires du royaume seul et à sa guise car le pouvoir est partagé entre quatre conseils. Afin de faire participer tous les citoyens au gouvernement de leur royaume, il y a *Conseil ordinaire* pour huit régions semblable aux conseils municipaux d'aujourd'hui. Chaque membre du conseil a le droit de présenter sa candidature pour être un député au sein du *Conseil général* ⁽²⁾.

A la tête du système politique, le conseil d'Etat apparaît comme un conseil consultatif du vice-roi ; pour cette raison, il porte souvent le nom «*Conseil du vice-roi*». Il recrute vingt-quatre membres qui jouissent de hautes prérogatives parmi les députés du Conseil général. Les ressorts de ce conseil ne se limitent pas à examiner les problèmes politiques,

⁽¹⁾-Cf. VEIRAS, D., *Op.cit.*, p.263.

⁽²⁾-Cf. *Ibid.*, p.264.

Sévarambes occupe une vaste plaine protégée par un rempart de déserts et de hautes Afin de familiariser tous les citoyens à l'art de la guerre et les rendre vigilants contre toute atteinte, le gouvernement a pris ses dispositions qui consistent à diviser le pays en douze parties où l'on s'adonne régulièrement à toutes les formes de l'art militaire. Il a également rangé les soldats en quatre divisions localisées aux extrémités du royaume qui font quotidiennement des manœuvres pour être prêtes au combat. Chaque division est partagée en régiments composés de douze cent personnes et divisée en trois corps : celui des gens mariés, celui des filles et celui des garçons ⁽¹⁾.

Le royaume des Sévarambes ne se contente d'ailleurs pas de sa position stratégique pour se protéger de la corruption de l'extérieur et de la convoitise des adversaires, il confie la sauvegarde de la sécurité à une milice forte et organisée ainsi qu'à toute personne capable de porter les armes. L'enfant, dès son jeune âge, doit pratiquer des exercices journaliers pour manier les armes, abstraction faite de son sexe :

«Lorsqu'ils(les enfants)ont atteint l'âge de sept ans, on leur apprend à manier les armes...jusqu'à l'âge de quatorze...Ce n'est pas seulement les homes qui s'exercent aux armes, les femmes s'y exercent auffi depuis l'âge de quatorze ans, jufques à celui de quarante-neuf...»⁽²⁾

D'autre part, l'auteur nous présente dans son œuvre un système politique très différent de celui de Louis XIV. Le gouvernement de la

⁽¹⁾-Cf. VEIRAS (Denis): *Histoire des Sévarambes*, Ed. «Collection : Voyages imaginaires, Songes, Visions Et Romans Cabalistiques» Tome.V, Amsterdam, 1787, Paris, p.331.

⁽²⁾-VEIRAS, D., *Op.cit.*, p.330.

D'autre part, le jeûne est obligatoire à la veille de quatre fêtes : Annonciation, Pâque, Pentecôte et Noël. Au cours de la cérémonie du baptême, l'enfant est présenté tout nu par le père en supprimant la coutume du parrain et de la marraine, interdite par la nouvelle religion⁽¹⁾.

En somme, la conception d'un Etat imaginaire dont tous les membres jouiraient du bonheur, au cours de la première moitié du XVII^e siècle n'était guère différente de celle du XVI^e siècle ; il est vrai que, les vues de Rabelais étaient souvent plus révolutionnaires que celles de I.D.M.G.T. Mais les deux s'appuyaient sur l'observation attentive de toutes les manifestations sociales et rêvaient de les réformer sans le moindre désir de bouleverser l'ordre existant :

«En 1616 paraît l'histoire du grand et admirable royaume d'Antangil ; avant Louis XIV le rêve humanitaire a des visées modérées et son auteur se contente d'indiquer quelques améliorations à apporter dans le gouvernement, le culte et le système d'éducation»⁽²⁾

Au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle, la littérature utopique revit à travers plus d'une œuvre dont la plus marquante est *l'Histoire des Sévarambes* de Denis VEIRAS ⁽³⁾.

Influencé par les nouvelles découvertes maritimes de la terre australe, VEIRAS a localisé son royaume imaginaire dans ce nouveau continent qu'il a appelé le troisième continent. Cette région imaginée par l'auteur est une île isolée au milieu de l'Océan Indien où le royaume des

⁽¹⁾-I.D.M.G.T, *Op.cit.*,p.184.

⁽²⁾-HARTIG (Irmgard)- SOBOUL (Albert) : *Pour une histoire de l'utopie en France au XVIII^e siècle*, Ed. Société des Etudes Robespierristes, Paris, 1977, pp.13-14.

⁽³⁾-C'est un écrivain protestant moins connu, né en 1630 dans le Languedoc qui se réfugia en Hollande en 1685 après la Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV.

D'autre part, la conduite du clergé doit être irréprochable. Afin d'assurer la pureté des mœurs du clergé, le mariage est fort recommandé aux religieux. La sobriété est considérée comme la qualité fondamentale des hommes de religion. Ceux-ci doivent être un exemple de modestie et de désintéressement des biens terrestres et ne s'occuper que des biens spirituels :

«Le dedans de leur maison est peu orné, mais accommodé seulement pour la nécessité. Leurs femmes & tout leur petit train sont aussi fort modestement vêtus leurs enfans sont bien instruits, ainsi qu'il appartient à gens de leur profession»⁽¹⁾

Quant à liturgie de cette nouvelle religion, elle est simple et ses adeptes ne doivent croire qu'en deux sacrements : le baptême et l'eucharistie. La rémission des péchés ne pouvait être obtenue que par les bonnes œuvres :

«ils(chrétiens d'Antangil) croient que sans les œuvres nul ne peut être sauvé & qu'il les faut nécessairement faire qui veut parvenir à la vie éternelle....il requiert les bonnes œuvres comme estans signe & marque nécessaire de la vraie foi»⁽²⁾

A l'encontre de la théologie catholique, le christianisme d'Antangil ne croit pas au *purgatoire* parce que l'au-delà n'est qu'un lieu pour la félicité des bons et la punition des méchants. Les fidèles ne vénèrent pas les images et les statues des saints ; ils n'ornent les églises par aucune représentation, hormis la Croix : symbole de la mort et de la passion de Jésus Christ.

⁽¹⁾-I.D.M.G.T , *Op.cit.*,p.199.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.182.

A côté des sciences et des exercices, les maîtres confient les jeunes à des moniteurs qui les entraînent à marcher, à se mettre en ordre de bataille et aux arts martiaux (¹).

D'un autre côté, le royaume d'Antangil s'efforce d'assurer à tous les gens une vie décente en essayant de donner aux pauvres et aux invalides les soins de première nécessité. Afin de mettre en vigueur cette politique égalitaire, il impose aux riches de payer une somme d'argent déterminée selon la valeur des biens de chacun d'eux pour *«la distribuer & en rendre compte à fin d'année, devant tous les habitants...en prefence de ceux à qui l'argent aura été delivré»* (²).

Quant à la religion, le royaume d'Antangil a adopté un nouveau christianisme rapproché du dogme catholique. Ce nouveau culte est imposé par un arrêt royal (³).

Afin d'organiser le service religieux, il y a un évêque à la tête de chacune de vingt-six villes ; ce dernier a la haute main sur toutes les autres petites villes et paroisses qui dépendent de son diocèse. Il est aidé par des archiprêtres dont chacun a en charge dix paroisses. Ceux-ci viennent le voir une fois par mois pour lui faire rapport sur le comportement des pasteurs (⁴).

(¹)-Cf. I.D.M.G.T, *Op.cit.*, p.139.

(²)-*Ibid.*, p.191.

(³)-Le royaume d'Antangil était converti au christianisme par Byrachil, un personnage imaginaire, plein des principes de la foi et des lumières de Saint-Esprit. L'auteur de l'histoire d'Antangil a mentionné cette conversion avec une nuance d'amertume en disant: *«Depuis que le Royaume a été réduit au Christianisme»* pour signaler que les gens ne pratiquaient le culte catholique dans ce pays que par des moyens arbitraires.

(⁴)-*Ibid.*, p.169.

devaient assister à une leçon de catéchisme et de morale qui les incitait à être sages, obéissants et honnêtes. Cette éducation spirituelle durait trois heures. Au son de la cloche, les élèves se rendaient au réfectoire pour prendre leur petit déjeuner.

Après le repas, les jeunes s'adonnent à des exercices : chacun selon son âge. Les élèves du cycle primaire apprennent à faire quelques figures géométriques tandis que ceux du cycle préparatoire s'exercent au dessin et à jouer du luth. Les étudiants de l'étape secondaire apprennent la peinture et l'architecture. Ensuite les classes reprennent à quatre heures et s'étendent jusqu'à six heures ⁽¹⁾.

L'enseignement donné aux enfants du cycle primaire porte sur l'orthographe, les premières notions de littérature, d'histoire et de géométrie. A l'étape préparatoire, on enseigne la rhétorique, les mathématiques, la dialectique et les principes de la médecine. A l'étape finale, les étudiants poursuivent d'une manière approfondie l'étude des mêmes matières, auxquelles s'ajoutent les lois du royaume. A l'âge de vingt ans, l'étudiant, avant de décrocher le *Certificat de l'Académie*, doit mettre en pratique pendant un certain temps tout ce qu'il a appris :

«Le troiefme aage continue les mefmes exercices, & outré plus, aprend les loix & ordonances du Roiaume....le refte du temps, qui eft quatre ans, ils fe rendent pratiques, & ce confirment en ce qu'ils ont appris»⁽²⁾

⁽¹⁾-Cf., I.D.M.G.T, *Op.cit.*, p.129.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.135.

faute de ces établissements et servent de climatiseurs au cours de la saison chaude ⁽¹⁾.

Afin de promouvoir le sens de la solidarité sociale, les pauvres sont nourris, entretenus et disciplinés sur le compte des riches sans rien coûter à leurs parents. L'écot de chaque étudiant riche inscrit dans la pension des pauvres est fixé selon la valeur de ses biens et les commodités de son domicile⁽²⁾.

Au sein de cette Académie, l'instruction de la jeunesse suivait trois étapes selon les classes d'âge : le cycle primaire pour les jeunes de six jusqu'à onze ans, le cycle préparatoire de onze à dix-huit ans, et le cycle secondaire de dix-huit à vingt-quatre ans. A la fin des études, le jeune homme pouvait entrer dans la vie active d'Antangil. Les élèves dans chaque cycle étaient divisés en classes ; chaque groupe de vingt élèves formait une classe qui était confiée à un enseignant secondé par un valet :

«Après chascun des aages est divisée par vingtaines & donné en charge à un Precepteur qui a tout pouvoir sur eux, avec un couple de valets, lesquels font tailleurs, afin de les recoudre, les accommoder, & nettoier leurs habits»⁽³⁾

La journée scolaire commençait avant le lever du soleil et se terminait assez tard dans la nuit. Avant d'aller en classe, les élèves

⁽¹⁾-«par le milieu de chascque cour, est une belle & grande fontaine pour la commodités de tous les logis, d'autant que ceste jeuffe estant eschauffée par continuels exercices ne se peut passer de tels rafraîchiffemens. Toutes cefdites fontaines se vont descharger dans les conduits & lieux des immondices, afin d'empefcher la puanteur & corruption de l'air» I.D.M.G.T, Op.cit., p.115.

⁽²⁾-Cf., Ibid., p.124.

⁽³⁾-Ibid., p.126.

munie de toutes sortes d'armes ; de façon à ce qu'elle puisse être capable de sauvegarder la paix de la région. En cas d'une attaque de l'extérieur, toutes ces compagnies s'unissaient sous l'étendard de Sangil ⁽¹⁾.

D'autre part, l'auteur a accordé une grande importance à l'éducation de la jeunesse parce qu'il était très difficile d'inculquer aux illettrés les principes de la vertu :

«...toutes les exhortations, peines & chastimens ont peu d'efficace pour rendre les homes meilleurs, fans estre premierement disciplinez & instruits : car comment est il possible de faire goûter la modestie, la vertu & la gloire, à gens imbéciles, ...qui n'ont aucune science raison»⁽²⁾

Le gouvernement d'Antangil est convaincu que l'éducation ne serait utile que si elle associait la théorie à la pratique tout en confiant les élèves à des maîtres chevronnés conscients de leur tâche. A cette fin, il a construit aux périphéries de chaque ville un grand campus formé d'un certain nombre de bâtiments destinés à la pension complète des élèves (*études, nourriture, hébergement...*). L'auteur décrit minutieusement la manière de vivre et l'architecture de ces édifices qui se caractérise par l'ampleur et la magnificence. A l'intérieur, on trouve d'immenses salles, de grandes cours et des fontaines qui complète le

et de la très-sainte Vierge, sire, je parle à vous.» Cet homme était Ravailac.....(qui) monta sur une borne, et frappa le roi...«Je suis blessé !» En jetant ce cri, le roi leva le bras, ce qui permit le second coup, qui perça le cœur»
 MICHELET(J.): *Histoire de France*, Ed. C.Marpon et E. Flammarion, Paris, S.D.
 Tome XIII, pp.157-161.

⁽¹⁾-La capitale d'Antangil.

⁽²⁾-I.D.M.G.T , *Op.cit.*, p.114.

bien qu'il peut révoquer le roi et diriger les affaires extérieures du royaume⁽¹⁾.

Ainsi le roi n'a qu'un rôle marginal et sa tâche consiste à présider l'assemblée des Etats Généraux, à recevoir les ambassadeurs et commander les armées en cas de la guerre ⁽²⁾.

Pour assurer la sécurité intérieure, l'auteur de *l'Histoire d'Antangil* a consacré le livre troisième à imaginer une nouvelle forme de police, qu'il appelle la *police militaire*, qui avait pour but de sauvegarder le bon ordre du royaume. Elle était recrutée parmi les gens capables de porter les armes depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 55 ans. Sa formation en compagnies apparaît sous trois formes : la compagnie des dix, celle des cent et celle des mille :

«...ils(les recrues) feroient mis par dizaine & fur chaque dizaine un chef & par deffus les Dizeniers, des Centeniers avec leurs lieutenas, enseignes & fergens, & fur dix Centeniers un Milenier qui feroit envoié de la cour...»⁽³⁾

A cause du désordre qui régnait à son époque en France ⁽⁴⁾, l'auteur a rêvé de la formation d'une milice pour chaque ville capitale,

⁽¹⁾-«ils (les membres des Etats Généraux) le refolurent donc d'efflire cents grands & fçavants perfonnages les premiers du Roiaime, non en richesses, credit & pouvoir mais en fuffifance & bonté d'esprit (ils avaient la) souveraine autorité come deflire le Roy, ou viceroy, disposer de la paix & de la guerre...ou infirmer les Alliances...» I.D.M.G.T , *Op.cit.*, pp.23-24.

⁽²⁾-Cf.*Ibid.*, p.27.

⁽³⁾-*Ibid.*, p.70.

⁽⁴⁾-La France a souffert de l'absence de la sécurité publique au cours de la première moitié du XVII^e siècle, le banditisme était arrivé à son paroxysme avec l'assassinat de Henri IV en plein jour dans une des rues de Paris par la main d'un fanatique protestant : «Un jour que le roi passait près de Innocents, un homme en habit vert, de sinistre et lugubre mine, lui cria lamentablement : «Au nom de Notre-Seigneur

montagnes difficiles à franchir, riches en minéraux et métaux précieux ; des buttes très fertiles produisant toutes sortes d'arbres ⁽¹⁾.

L'auteur a divisé son royaume imaginaire en cent vingt provinces ; chacune d'elles est représentée au sein des Etats Généraux par trois membres : un noble, un représentant pour la ville et un autre pour les villages et les bourgs. A l'encontre des Etats Généraux en France au XVII^e siècle, chaque membre doit faire passer les intérêts personnels après celles du grand public. La compétence des Etats Généraux d'Antangil n'est pas limitée à offrir conseils et avis au roi, elle s'étend jusqu'à contrôler toutes les activités du royaume :

«...le corps des estats generaux....representeroit tout le public & feroit perpetuelle residence en Sangil(capitable d'Antangil) pour donner cofeil & avis au Roy & à son cofeil de toutes chose qu'il les sebleroit utile & honorable pour la chose publique»⁽²⁾

D'autre part, le pouvoir en Antangil n'est jamais l'apanage du roi et des Etats Généraux, il y a une sorte d'oligarchie composée de cents personnages recrutés parmi les citoyens adultes jouissant de hautes facultés. Ce conseil des élites a la haute main sur le gouvernement si

⁽¹⁾-«Toyt ce qui est voifin des hautes montagnes de Salices font terres de fituation haute....rapptans quantité de froment, feigle & avoine...bois de chaifne, fapins, melezes, pins, chataigners, pommiers, poitiers, melfliers, cormiers, allifiers, allifiers & autres fortes d'arbres....Les hautes montagnes abondent en toutes sortes de minéraux comme or, argent, cuivre, estain, plomb, & fer» I.D.M.G.T , Op.cit., p.9.

⁽²⁾-Ibid., p.22.

D'autre part, l'Utopie n'était pas absente de la littérature du XVII^e siècle, mais on la considérait comme une terre fertile pour propager les idées nouvelles. La première moitié du XVII^e siècle a vu la naissance de la première œuvre utopique française, au vrai sens du terme, publiée en 1616 sous le titre de : *«Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil»* dont l'auteur est demeuré jusqu'à nos jours inconnu malgré les initiales (I.D.M.G.T.) marquées sur l'édition originale. Dans ce roman où l'imagination occupe une grande place, l'auteur s'est efforcé de présenter une image d'un royaume parfait, idéal et différent de celui de Louis XIII. Il a localisé son nouveau monde aux confins de la Chine qui fascinait les Français par sa culture et par sa manière de vivre ⁽¹⁾:

*«ce grand & fleurissant Royaume d'Antangil,
incognu jusques à present aux anciens Histoires &
Cofmographes, mais toutes fois tres fameux aux
regions de Chine»* ⁽²⁾

Ce royaume jouissait d'un éventail climatique très large car sa surface s'étendait du Pôle Antarctique jusqu'au Tropique de Capricorne ; ce qui rendait Antangil un véritable pays de cocagne riche en flore et en faune. A l'instar de tous les pays utopiques, ce royaume imaginaire était protégé des atteintes et des malheurs de l'extérieur par de hautes

⁽¹⁾-«L'influence de la Chine en Europe a été plus forte que celle de l'Europe en Chine...les jésuites mirent la Chine à la mode par des cadeaux qu'ils firent et grâce à l'invasion des objets trans-portés en Europe, par les commerçants, il y eut une véritable fureur pour l'art chinois....ces contacts Chine-Europe sont privilégiés au XVII^e siècle et XVIII^e siècle» MAURO(Frédéric): *L'expansion européenne (1600-1870)* , Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 1967, pp.222-225.

⁽²⁾-I.D.M.G.T: *Histoire du grand et admirable royaume d'Antangil*, Ed.Thom Maire, Paris, 1616, p.2.

d'ailleurs traitées sur un pied d'égalité avec les hommes : mêmes occupations et même style vestimentaire :

«Les dames au commencement de la fondation se habilloient à leur plaisir et arbitre. Depuis feurent reformeez en la faczon que s'ensuyt. Mais telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes: que par chascun iour ilz estoient vestuz de semblable parure.»⁽¹⁾

D'autre part, les trois vœux traditionnels des religieux : la *chasteté*, la *pauvreté* et l'*obéissance* sont remplacées par la *possibilité d'être marié, d'être riche et de vivre en liberté*. La vie des religieux est réglée non par des lois ou des statuts, mais selon leur volonté, et le slogan de l'Abbaye est : « *Faictz ce que voudras* » ⁽²⁾.

Ainsi Rabelais a essayé à travers son œuvre de critiquer le conformisme sous ses divers aspects : le culte, l'éducation, et l'obéissance sous toutes ses formes, en présentant l'image d'une société idéale dont les membres seraient heureux et vivraient en paix. On a qualifié l'œuvre de Rabelais d'être subversive... Mais ce penseur n'a jamais voulu bouleverser l'ordre existant, il s'est efforcé seulement de débarrasser la société de toutes les idées surannées héritées du Moyen-Age qui représentaient un obstacle à la réhabilitation de l'être humain au siècle de la Renaissance et de la Réforme. Mais ses idées pédagogiques et politiques frayaient la voie à l'esprit de libre examen et le développement du contenu social de l'utopie.

⁽¹⁾-RABELAIS, *Op.cit.*, pp.211-214.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.216.

d'horloge, c'est la raison qui aura pour mission de régler la journée des moines :

«Premierement doncques(dist Gargantua) il n'y fauldra ià bastir murailles au circuit: car toutes aultres abbayes sont rement murées.

Voyre, dist le Moyne. Et non sans cause où mur y a et davant et darrière et y a force murmur, envie et conspiration mutue.....

la plus vraye perte du temps qu'il sceust, estoit de compter les heures: car quel bien en vient il?- et la plus grande resverie du monde estoit soy gouverner au son d'une cloche, et non au dicte de bon sens et entendement.»⁽¹⁾

Comme l'austérité est exclue des pratiques religieuses, l'architecture simple des monastères du Moyen-Age ne convient pas à l'Abbaye de Thélème qui se caractérise par la splendeur. Ce couvent, de forme hexagonale, est composé de six étages et muni de neuf mille trois cent trente deux chambres dont chacune dispose d'une chapelle particulière où les moines font leurs dévotions au moment qui leur convient. L'aménagement intérieur de l'Abbaye se caractérise par le luxe : statues en or, murs en marbre, fontaines....⁽²⁾

A Thélème, les femmes sont acceptées à condition qu'elles soient belles, bien faites et bien en chair, tandis que les hommes sont recrutés parmi les jeunes les plus beaux et les plus musclés. Les deux vivent ensemble sans la moindre restriction sur leur relation sociale ou sexuelle. Pas de ségrégation raciale au sein du couvent où les femmes sont

⁽¹⁾-RABELAIS, *Op.cit.*, pp.204-205.

⁽²⁾-Cf. *Ibid.*, pp.206-207.

moyens de paix ; là je me resouls»⁽¹⁾. Mais, si la guerre apparaît comme dernier ressort, le prince devrait la déclarer pour assurer la sécurité et le bonheur de ses sujets.

En ce qui concerne la liturgie, Rabelais rejetait toutes les formes de pratiques religieuses répandues de son temps. Il ne se contentait pas de critiquer l'Eglise catholique et ses rites étouffants, mais se moquait aussi du clergé et de son jargon incompréhensible :

«Jusques à ce que nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son baston, de braisler comme un asne sans cro-pière, et de bramer comme une vache sans cymbales»⁽²⁾

D'autre part, Rabelais réagissait contre les régimes rigoureux des monastères à travers la règle de *l'Abbaye Thélème* construite pour récompenser Frère Jean qui avait courageusement aidé Gargantua dans sa guerre contre Pichrochole. *Thélème*, qui signifie selon l'étymologie grecque *désir*, est considérée comme un «*anti-couvent*» construit sur le renversement des valeurs et de la règle monastique⁽³⁾.

L'abbaye de Thélème apparaît comme le rêve d'une société monastique idéale où Rabelais a rejeté l'image traditionnelle du couvent. A l'encontre des règles ecclésiastiques, *l'Abbaye de Thélème* est située au bord de la mer, sans clôture pour éviter de porter atteinte à la liberté naturelle de l'homme, parce que tout ce qui brime l'individu le pousse au vice. De plus, dans ce couvent d'un genre nouveau, il n'y a pas

⁽¹⁾-RABELAIS, *Op.cit.*, p.135.

⁽²⁾-*Ibid.*, p.102.

⁽³⁾-Cf. JEAN (Georges) : *Voyage en utopie*, Ed. Gallimard, Paris, 1994, p.46. «*anti-couvent*» : terme employé par l'auteur.

vide, si bien que les excursions des élèves en plein air n'étaient jamais sans objectif pédagogique :

«Mais, encore que icelle journée feust passée sans profit, car en beau pré ilz recolaient par cureur quelques plaisans epigrammes en latin, puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoise»⁽¹⁾

Ainsi Rabelais a élaboré un programme capable de mettre l'élève en contact direct avec la société, une méthode basée sur l'observation, la déduction, la connaissance de toutes les activités humaines et le développement de toutes les facultés de l'individu.

Passant des problèmes de l'éducation aux questions politiques, Rabelais essaie de peindre une image idéale du monarque à travers l'épisode de la guerre entre le royaume de Gargantua et celui de Picrochole, une guerre provoquée par le pillage de cinq douzaines de «fouaces»⁽²⁾. Le premier caractère du bon dirigeant est d'éviter de prendre des décisions basées sur l'émotion ⁽³⁾.

Le pouvoir d'un chef de gouvernement ne devrait jamais être fondé sur la force et l'arbitraire. En pratiquant ses fonctions, il devait s'entourer d'un conseil consultatif qui examinait minutieusement toutes les affaires. Le bon prince doit prendre en considération l'intérêt de ses sujets et les mettre à l'abri de tout danger : *«ce non obstant, je (le père de Gargantua) n'entre predray guerre que je n'aye essayé tous les arts et*

⁽¹⁾-RABELAIS, *Op.cit.*, p.122-123.

⁽²⁾-fouace ou fougasse: Galettes cuites au four ou sous la cendre.

⁽³⁾-«Lequel (Picrochole) incontinent entra en courroux furieux, et sans plus oultre se interroguer quoy ne comment feist cryer par son pays ban et arrière ban, et que un chascun sur peine de la hart convint en armes en la grand place, devant le chasteau, à heure de midy» Ibid.,p.126.

basait sur la réceptivité éloignée de tout sens critique, la mémoire mécanique et sur un long rabâchage monotone des disciplines surannées(*) ; une étude avant tout plus théorique que pratique ; ce qui contribuait à l'isolement des jeunes ou plus exactement à leur abrutissement :

«A tant son père (père de Gargantua) apercut que vrayement il estudioit très bien et y mettait tout son temps, toutesfoys qu'en rien ne prouffiloit, que pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté»⁽¹⁾

L'idéal de Rabelais en matière d'éducation était de tisser des liens entre l'enfant et son milieu à travers un enseignement pratique qui créait un équilibre entre l'étude livresque et la connaissance pratique du monde. Pour réaliser cet idéal, le programme rabelaisien d'éducation accordait une place privilégiée aux arts manuels ; aussi les jeunes devaient-ils passer une partie de leur temps chez les artisans pour être au courant des fondements de la plupart des métiers :

«...veoir comment on tiroit les metaulx, ou comment on fondoit l'artillerye, ou..veoir les lapidaries, orfevres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monoyeurs ou les haultelissier, les tissotiers, les velotiers, les horologiers, miralliers, imprimeurs, organists, tinturier et aulters telles sortes d'ouvriers»⁽²⁾

La journée de l'élève devait commencer dès avant le lever du soleil et se terminer à la nuit tombante sans laisser un instant libre ou

(*)-Gargantua a passé cinquante quatre ans de sa vie à apprendre les rudiments de la grammaire, du vocabulaire et de la rhétorique.

(1)-RABELAIS: *La vie très horrible du grand Gargantua*, Ed. Flammarion, Paris, 1968, p.92.

(2)-*Ibid.*, p.121.

l'ouvrage de Moore que son titre et le terme «*Utopie*» ; il est demeuré moins connu en France et surtout parmi les grands penseurs du siècle des Lumières. Voltaire écrivait à Helvétius : «*Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'Utopie de Thomas Morus.....mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire utopie?*»⁽¹⁾

Mais, l'ignorance du terme et de l'ouvrage n'interdisait pas aux gens de rêver du meilleur des mondes. Le désir de la recherche du paradis terrestre a dominé l'esprit français depuis la Renaissance. Il apparaît d'abord comme une critique de la structure de la société dont il faut réformer les défauts. L'histoire des deux géants *Gargantua* et *Pantagruel* est restée le modèle saillant de cette aspiration. Le recours à cette histoire bouffonne était considéré comme un camouflage pour mettre en examen la condition socio-politique du siècle de la Renaissance et de la Réforme et prendre position sur les enjeux qui y étaient débattus :

«Education, politique, morale et religion sont les thèmes essentiels des traités dits sérieux ; les retrouver, dans cet ordre, à travers un roman parodique, burlesque, et trop souvent pris pour une énorme plaisanterie, témoigne que Rabelais se voulait, pour qui faisait l'effort de le lire, autre que bouffon»⁽²⁾

La première tare de la société que Rabelais a critiquée à travers *Gargantua*, était la méthode d'éducation des enfants de son temps qui se

(1)-VOLTAIRE: *Correspondance, Lettre N°1264 à Claude-Adrien Helvétius.*, Ed. Gallimard, Paris, 1981, T.II. p.226.

(2)-POUILLOUX (Jean-Yves) ; SAULNIER (V.L.) : *La vie très horrifique du grand Gargantua*, Ed. Garnier, Paris 1968, p.14.

de cette longue période, nous avons choisi deux ouvrages utopiques de chaque siècle : l'un représente la première moitié et l'autre la deuxième moitié, sauf le siècle de la Renaissance et de la Réforme qui était très pauvre dans la production utopique. Nous estimons que les idées de Rabelais qui étaient susceptibles d'être des bases pour un monde idéal y sont absentes. Afin d'éviter les redites et les idées banales que certaines utopies contenaient, le choix se base sur la valeur des idées de chaque œuvre et son influence sur les esprits à travers les siècles.

Le terme *Utopia* était mal accepté en France. Il est resté longtemps imprécis et n'est mentionné ni dans le *Dictionnaire de l'Académie française dédié au Roy*, édition 1694, ni dans l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* en 1750. Vingt ans plus tard, le mot *Utopie* figurait dans le *Dictionnaire Universel François et Latin Vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, en 1771⁽¹⁾. Le sens précis de ce terme n'apparut que dans l'édition de 1798 du *Dictionnaire de l'Académie* qui essayait d'en cerner le sens exact selon la conception de Moore ⁽²⁾. Et l'on n'emprunte à

(1) «*Utopie* : Région qui n'existe nulle part, un pays imaginaire....non locus. Rabelais, L.II.ch.23. C'étoit le Royaume de Grandgousier ou de Gargantua. Selon le Commentateur Le Motteux, ce mot indique le Royaume de Navarre, dans l'état où il étoit alors par rapport à Jean & à Henri d'Albret, Royaume dont il ne restoit presque rien, ayant été envahi par le Roi d'Espagne. Le mot d'*Utopie*(titre d'un ouvrage,) se dit quelquefois figurément, du plan d'un gouvernement imaginaire, à l'exemple de la République de Platon. L'*Utopie* de Thomas Morus» *Dictionnaire Universel François et Latin Vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, Ed. La Compagnie des Librairies Associés, Paris 1771, T.VIII, p.489.

(2) «*Utopie*, s.f. se dit en général d'un plan de Gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun, comme dans le pays fabuleux d'*Utopie* décrit dans un livre de Thomas Morus qui porte ce nom. Chaque rêveur imagine son *Utopie*» *Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris, Ed.J.J.Smits et Cie Imp.-Lib, 1798, T.II, p.710.

besoins quotidiens, les coutumes et même l'architecture. Cette systématisation s'étend jusqu'au moindre aspect de la vie de l'homme moyen qui n'a qu'un seul droit, celui de suivre aveuglément les normes sociales imposées par les responsables :

«La place de l'individu dans la collectivité, ses responsabilités, son programme, sa nourriture, son habillement et même parfois ses heures consacrées à l'amour, tout lui a été tracé d'avance et sa seule initiative personnelle et imprévisible est celle de mourir»⁽¹⁾

Tels sont les grands traits communs du genre utopique qui obéissent au rêve de l'homme de vivre dans un univers imaginaire où règneraient l'égalité, la paix et la fraternité. Ainsi, les critères suivant lesquels il convient de considérer n'importe quelle œuvre comme utopique se basent sur sa conformité aux caractères propres du genre. Il serait alors difficile de considérer comme "utopiques" les productions littéraires qui se bornent à vouloir réformer la société sans en prescrire un nouvel aspect. L'utopie devait être d'une nature subversive et poussait les hommes à attaquer sans merci les bases de l'ordre existant tout en essayant de construire un nouveau monde ⁽²⁾.

La présente étude étudiera le contenu social de l'utopie française au cours du XVI^e siècle et jusqu'à la fin du siècle des Lumières. Afin de bien dégager le développement de l'image de la société idéale au cours

⁽¹⁾-CIORANESCU, A., *Op.cit.*, pp.32-33.

⁽²⁾-«...l'utopie est dangereuse dans la mesure où elle laisse croire que les hommes et les choses pourraient changer d'un coup si seulement...Son défaut le plus grave, c'est qu'elle pousse les esprits généreux à négliger les obstacles, les ennemis et les moyens de les combattre.» DOMENACH (Jean-Marie) : *L'utopie ou la raison dans l'imaginaire*, Revue «Esprit», 42^e année, N° 434, avril 1974. p.554.

bonheur. Ainsi la société imaginaire se distingue par un mode de vie communautaire où l'intérêt personnel se confond avec l'intérêt de la collectivité :

«l'utopiste préconise volontiers le collectivisme le plus absolu. La plupart du temps, la faille a disparu du royaume d'Utopie...la propriété a disparu : nul ne possédant rien en propre...Aussi le bonheur en utopie est-il un bonheur collectif, non une jouissance individuelle»⁽¹⁾

Comme la société utopique était basée sur la suppression de l'initiative individuelle, on y méprisait le capital et les métaux précieux qui étaient la base essentielle de l'inégalité et de l'injustice parmi les hommes. La valeur de l'or ou de l'argent n'était pas un élément de préséance dans cette société idéale. Les habitants d'*Utopia* ont été ainsi libérés du joug des passions que suscite la soif de faire fortune. Devant l'absence d'un système monétaire, la cité idéale coupe toute relation avec l'extérieur en tentant de réaliser une sorte d'autarcie. Cet isolement oblige les responsables à adopter une économie qui donne la priorité au travail de la terre pour répondre aux besoins cette société séparée du monde extérieur⁽²⁾.

D'ailleurs, le pays utopique se distingue par l'absence de la liberté individuelle dans la société. Tout est organisé d'avance comme le plan d'un énorme bâtiment : *les lois, l'administration, les mœurs, les*

⁽¹⁾-TROUSSON (Raymond) : *Voyages aux pays de nulle part*, Ed. De l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1979, p.23.

⁽²⁾-«...ils (les utopistes) préférèrent une économie fermée, parfaitement autarcique, qui permette d'exclure l'argent par "faire-valoir" direct. Cet ostracisme d'une économie monétaire et du commerce entraîne le culte d'un système exclusivement agricole » TROUSSON, R., *Op.cit.*, p.20.

Moore se présentait comme un traité sur la meilleure forme de république, laquelle se situe sur l'île imaginaire d'*Utopia*. Il y décrivait les institutions, le mode de vie et les mœurs des habitants.

Les caractéristiques essentielles de ce genre littéraire sont la peinture d'une image complète d'une nouvelle société idéale différente du réel :

«Pas d'utopie sans représentation globale, idée-image d'une société autre, opposée à la réalité sociale existante, à ses institutions, rites, symboles dominants.....et de propriété à son domaine réservé au sacré»⁽¹⁾

Afin de mettre la société idéale à l'abri de la corruption de la société extérieure, l'utopiste s'efforce de la situer hors du temps et la construire sur un territoire inconnu et protégé du reste du monde soit par de hautes montagnes soit par un rempart d'arbres ou de pierres qui rend son accès très difficile.

Grâce à l'isolement, «l'île» était le lieu privilégié du meilleur des mondes. Afin de se soustraire aux rigueurs de la censure, la plupart des œuvres utopiques adoptaient le plus souvent un titre commençant par ces termes:«voyage à l'île de....»⁽²⁾.

D'autre part, le caractère le plus évident de l'utopie est le *mépris de l'individualisme* tout en considérant la communauté des biens et l'égalité dans les droits et les richesses comme la seule voie vers le

⁽¹⁾-BACZKO (Bronislaw) : *Lumières de l'utopie*, Ed.Payot, Paris, 1978, p.30.

⁽²⁾-«Le pays utopique se caractérise....par son isolement qui, à première vue, n'est qu'un simple artifice littéraire...le plus souvent, ce pays est une île, l'insularité étant conçue traditionnellement comme la représentation la plus éloquente de l'isolement» CIORANESCU(Alexandre): *L'avenir du passé, Utopie et littérature*, Ed.Gallimard, Paris, 1972, p.33.

nouvelle société : le lieu, le temps, le peuple et les croyances. Ce tourisme imaginaire vers le paradis terrestre enrichissait la littérature de légendes et de mythes qui indiquaient les aspirations de l'individu à vivre dans une société idéale où régneraient l'abondance et le bien. Cette tendance s'est manifestée dans l'*Histoire de Caléjava* de Claude GILBERT et l'*Histoire des Sévarambes* de Denis VEIRAS.

Cette forme littéraire de la représentation d'une cité où toute iniquité serait exclue, occupait une place saillante dans l'âme des lecteurs et leur était plus accessible que la forme philosophique. Sa réussite réside dans le discours romanesque qui répond au désir humain de voir une image fictive complète du meilleur monde.

De l'Antiquité jusqu'au début du XVI^e siècle, la forme «voyage imaginaire» n'était pas rangée parmi les genres littéraires reconnus, mais «*Les diverses utopies apparaissent à la lecture comme les contes de fées*»⁽¹⁾ qui n'ont acquis droit de cité dans le monde littéraire qu'avec la publication de "Utopia" de Thomas Moore ⁽²⁾. Dans cette œuvre, l'écrivain a octroyé à ce nouveau genre, non seulement un nom, mais aussi des normes spécifiques. *Utopia*, qui signifie étymologiquement «pays de nulle part», devenait la dénomination de toute œuvre qui faisait peinture de la société idéale où régnerait le bonheur. L'ouvrage de

(1)-SERVIER(Jean) : *Histoire de l'utopie*, Ed. Gallimard, Collection folio (essais), Paris, 1991, p.324.

(2)-«...l'Utopie a obtenu un...succès, c'est en partie parce qu'elle a pour auteur un homme politique considérable et un homme conscient de l'inutilité de son action...Mais dans la trame même de l'Utopie, on devine l'expérience d'un homme initié aux grands secrets de l'Etat. ..Les espérances, les regrets, la flamme idéologique, la lassitude humaine, l'ivresse mystique, le rationalisme hautain, l'humilité cléricale....apparaissent dans l'Utopie. » DUVEAU (Georges) : *Sociologie de l'utopie*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 1961, p.6.

La société utopique de Rabelais à Mercier

par

Nour el SOBKY

Maître de Conférence - Département de Français

Université de Menoufeya

La quête du bien-être a été une des préoccupations des écrivains de la Renaissance. Les révélations des écrits et des institutions antiques ont enflammé les esprits et bouleversé les conceptions surannées communément admises jusqu'à la fin du Moyen-Age...Ayant pris conscience de sa valeur en tant qu'homme, l'individu s'est efforcé de se construire un «cosmos» imaginaire où tout le monde participerait au bonheur de la collectivité.

La création d'un meilleur monde apparaît dans un premier temps comme une chimère. Mais les penseurs s'occupaient de méditer sur la forme, les lois et les principes d'une société imaginaire où toute la collectivité vivrait sans le moindre souci matériel et où les institutions seraient conçues pour le bonheur des faibles. Afin de donner corps à leurs réflexions abstraites, ils les représentaient dans des écrits où l'imagination pouvait donner libre cours à leurs spéculations.

Ils avaient recours à deux formes d'écriture : l'une se présentait sous la forme d'un essai, purement philosophique, qui exposait en détail la législation proposée de la société idéale comme *La République* de Platon et le *Code de la nature* de Morelly. L'autre apparaît sous une forme, quasi romanesque, d'un voyage imaginaire vers le monde du «*tout est bien*». Les auteurs y offraient un tableau descriptif de la